



Mécislas Golberg, l'anar pour l'art

Dans «la Morale des lignes» (1907), l'écrivain essaie de cerner une esthétique de l'intensité

Par JEAN-DIDIER WAGNEUR

Mécislas Golberg DESSIN ANDRÉ ROUYEYRE



Que représente aujourd'hui Mécislas Golberg dans l'histoire littéraire? Un bohème

pour qui les épithètes n'étaient pas toujours tendres quand ils n'étaient pas antisémites. De Valéry qui voyait en lui «un lumineux loufoque» à Gide qui, du bout des lèvres, le considérait comme une «extraordinaire figure», les témoignages versent souvent dans ce pathétique bourgeois avec lequel on juge les existences problématiques, les déclassés de la littérature et ce lumpenproletariat auquel il a appartenu et dont il a fait le ressort de sa vision de l'avenir. Ayant disséminé ses œuvres dans de très nombreuses revues, seules sont aujourd'hui accessibles en librairie les *Lettres à Alexis* (Champ Vallon, 1992) et *la Morale des lignes* que ressortent les éditions Allia. Il faut souligner ici le travail de Pierre Aubery et de Catherine Coquio, car sans eux nous ne saurions que peu de chose sur la vie de ce «passant de la pensée» (1).

Né en 1869 à Plock, en Pologne, Mécislas Golberg a grandi dans une famille aisée, il fit ses études à Genève où il étudia la littérature, la médecine et les sciences sociales tout en acquérant une culture aussi bien franco-phonie que mittel-européenne. En 1891, il arrive à Paris où il vit misérablement d'articles qu'il place dans les journaux et dans des revues polonai-

ses et parisiennes. Anarchiste, il fonde son journal, *Sur le trimard*, «organe des revendications des "sans travail"» où il signe un brûlot contre le monde littéraire au titre explicite: «Morituri». Mais Golberg est complexe et divers; c'est un penseur qui a beaucoup lu (Renan, Marx, Nietzsche...); c'est en politique un libertaire dont les liens avec ce mouvement sont souvent conflictuels; pour la police, c'est un suspect qu'elle expulse de France à deux reprises. La première fois, il se réfugie à Londres où il est frappé par la tuberculose. De retour à Paris il milite pour Dreyfus, puis doit s'exiler en Belgique. Revenu, il est dénoncé par le journal *l'Antijuif* et emprisonné. Anatole de Monzie et Séverine ainsi que plusieurs intellectuels lui obtiennent une réduction de peine.

Golberg n'arrête cependant jamais d'écrire, alternant politique, sociologie, littérature, esthétique. Revuiste comme sa génération et son époque, il a la satisfaction de voir se constituer autour de lui un comité patronné par de nombreux écrivains qui va lui permettre de publier les *Cahiers mensuels de Mécislas Golberg*. Il donne des conférences, participe aux soirées de la Plume avec son ami intime Emmanuel Signoret, fait la connaissance d'Apollinaire, de Gide, entrecoupant sa vie parisienne de séjours au sanatorium d'Avon.

Il emménage pour finir dans une petite maison à Fontainebleau où il meurt le 28 décembre 1907 après avoir achevé *la Morale des lignes*, un essai entrepris sur une série de dessins d'André Rouveyre, *Carcasses divines*. C'est un livre intempestif, inventif, dialectique, contagieux, abordant ce qu'on nomme réalité et lui opposant la distance du point et de la ligne, la déformation et le rire à l'horizon d'une spiritualité. Mécislas Golberg tente de cerner une esthétique de l'intensité à l'aube de la modernité du XX^e siècle. Ces portraits de comédiennes et d'écrivains, qui «désencombre[nt] l'art du dessin», accompagnent une réflexion qui parfois dévisse la tête mais enthousiasme. Golberg lui-même y est le sujet d'un dessin qui est devenu presque sa signature: il le représente comme un «moribond décharné», «remuant ses mâts, et sa voilure décablée». ◆

(1) Pierre Aubery, *Mécislas Golberg, anarchiste et décadent* (Minard, 1978); Catherine Coquio (dir.), *Mécislas Golberg, passant de la pensée* (Maisonneuve et Larose, 1994).

MÉCISLAS GOLBERG
LA MORALE DES LIGNES,
Allia, 176 pp, 10 €.